L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

HUGUES J. DE LA VERGNE
PRESIDENT

MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abeille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Jeudi 22 octobre 1914.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	66	18
Midi	79	23
3 p. m.	80	24
6 p. m.	79	23

ACHILLE GUERRIER

Comme je remontais, du Grand-Théâtre à la place Gambetta, cet aimable cours de l'Intendance qui est une des grâces de Bordeaux et l'une de ses illustrations, mes yeux tout à coup eurent la surprise d'apercevoir mon ami Achille Guerrier. Bordeaux est, à l'heure qu'il est, une ville où il ne faut s'étonner de voir personne; et cependant, je vous le répète, la rencontre de cet excellent Achille me parut inopinée, bien qu'agréable. Assez souvent, depuis deux mois, il m'était arrivé de songer à lui, en même temps qu'à beaucoup d'autres de ceux que la vie m'a fait connaître, et dont j'envie l'âpre bonheur tout en leur souhaitant un heureux destin. Je me disais: "Il a plus de chance que moi!" Quinze années de moins sont tombées sur ses larges épaules, et sans doute, à cette heure, il est là où il faut être, et où je souhaiterais tant le pouvoir rejoindre." Car, de rester inactif, loin des champs glorieux et sanglants où se décide le sort de la France, on éprouve une écrasante impression d'inutilité, et de l'humiliation. Puis j'ajoutais sincèrement: "J'espère que je le reverrai, lui aussi! C'était un bon garçon, et il aimait tant la vie!" Ce qui signifiait, dans mon esprit, qu'il aimait bien vivre; et je ne l'en blâmais point.

Voici pourtant qu'il m'apparaissait non point sous la capote bleue du fantassin ou le dolman du cavalier, mais toujours vêtu de la terne livrée des citoyens [illegible]; sa mine était demeu[illegible] la double cascade [illegible] encore les [illegible] et il poussait dé[illegible] majesté, un ventre puissan[illegible] semblable à la proue élargie d'un navire charbonnier. Cependant il sortait de l'officine d'un pharmacien et baissait la tête avec mélancolie.

—Tu es donc souffrant, mon pauvre Guerrier? lui dis-je après les premières paroles, indispensables et rituelles, de reconnaissance et de bienvenue.

—Moi? fit-il, non... Je me porte à ravir. Je viens seulement de me faire peser.

—Je comprends, poursuivis-je. Tu veux maigrir.

—Maigrir! cria-t-il d'une voix sauvage. Maigrir!

Des passants se retournaient, je perçus que je venais de le choquer; je n'insistai pas. Se ragaillardissant, il ajouta d'un ton plus doux.

—Tu déjeunes avec moi?

Ce fut ma seconde surprise de la matinée, car jamais je n'avais connu mon ami Guerrier prodigue d'invitations spontanées. Il appartient à cette catégorie d'humains, d'ailleurs nombreuse, qui se contente de rendre avec exactitude les politesses qui leur furent offertes, mais semble fuir les initiatives. Une pente naturelle me porte aux généralisations: "Cette guerre affreuse, pensai-je, n'est pas sans avoir des côtés consolants. Elle a montré l'énergie qui dormait sous la grâce anarchique des Français. Elle suscite partout la générosité. Cela se distingue dans les plus petites choses; et mon ami Guerrier est devenu généreux."

Le repas qu'il me fit partager m'encouragea dans cette impression. Bordeaux est une ville sur laquelle plane encore le génie délicat et subtil du dix-huitième siècle. Ses architectes, même de nos jours, ne se montrent pas tout à fait indignes des leçons que leur donnent les édifices qu'élevèrent Louis et Gabriel; la cuisine y a gardé des raffinements qu'ignore aujourd'hui un Paris gâté par l'absence de goût des étrangers. Je ne lui reproche qu'une chose: c'est la singulière habitude qu'on a, dans les meilleures maisons, de vous proposer, avec les huîtres, une saucisse chaude. Toutefois, à mon grand étonnement, mon ami Guerrier insista pour qu'on se conformât à cet usage. Il commanda aussi un vaste plat de cassoulet. J'aime beaucoup le cassoulet, mais je lui reproche de tenir de la place. Le reste fut parfait, abondant, somptueux.... Après les cèpes à la bordelaise, mon ami Guerrier soupira.

—Je n'ai plus faim! fit-il tristement.

—Moi non plus, je n'ai plus faim, je l'assure, lui répondis-je.

—Je n'ai plus faim! répéta-t-il d'une voix poignante... Garçon, un jambonneau!

—Achille, suggérai-je avec intérêt, Achille, tu vas te faire mal!

—Je le crains, avoua-t-il, mais il le faut... Il le faut! Si tu crois que c'est pour mon plaisir!

Des larmes perlaient à ses paupières. La chaleur et l'alanguissement du repas l'incitaient aux confidences; il avoua:

—Il faut que j'engraisse, vois-tu, il faut que j'engraisse!

—Achille, lui voulus-je persuader, je t'assure que tu es très bien comme ça!

—Si, répéta-t-il, il faut que j'engraisse... Ecoute, tu te souviens peut-être que j'ai été réformé. J'ai toujours joui d'une excellente santé, c'est possible, mais j'ai été réformé tout de même... A l'époque où j'atteignis l'âge de porter les armes, tout le monde se faisait réformer: il aurait fallu être bien bête, n'est-ce pas, quand on connaissait un député... Papa connaissait beaucoup de députés. Et enfin, puisqu'il n'y aurait pas de guerre, puisqu'on n'aurait jamais la guerre! Des ministres de la guerre eux-mêmes l'affirmaient, à la Chambre. Ils disaient: "Vous pouvez me refuser les crédits que je vous demande. Ça n'a aucune importance, c'est pour la forme, allez!"

"Alors, j'ai été réformé. Je me suis arrangé une bonne petite vie, confortable, tranquille, bienheureuse. Une petite saison à Carlsbad, tous les ans: ces bons Autrichiens! Un retour ensuite par l'Allemagne: ces bons Allemands! Et brusquement, voilà que la guerre éclate. Pourquoi? Comment? C'est à n'y rien comprendre. Ces Allemands sont des cochons!

—Oui! confirmai-je de tout mon cœur.

—Ce sont des cochons, mais qu'est-ce que j'y puis, moi, qu'est-ce que j'y puis! Il y a des gens qui aiment à se battre et d'autres qui n'aiment pas ça; c'est une question de nature. Ma nature est de ne pas me battre. Je n'y conçois rien, aux batailles, ça me déconcerte, ça m'ennuie, je ne saurais pas comment m'y prendre. Du reste, j'étais réformé, cette histoire ne me regardait pas. Et quand le gouvernement est parti pour Bordeaux, je me suis dit: "Allons à Bordeaux."

"Je ne l'ai pas regretté d'abord. On est bien à Bordeaux; l'air est fin, même douillet. Je comptais bien y rester tant qu'il le faudrait, et ça ne me coûtait pas. Seulement il y a eu le décret.

—Quel décret?

—Celui qui dit que les réformés devront tous subir un nouvel examen médical, et qu'ils seront envoyés aux armées si l'on constate qu'ils sont guéris. Guéris! Guéris! C'est idiot, ça! Comment veux-tu qu'on soit guéri si jamais on n'a été malade. Et faire à trente-cinq ans, par temps de guerre, le métier dont je n'avais pas voulu à vingt, en temps de paix! Voyons, est-ce que c'était possible?

"J'ai lu ce décret, je l'ai relu. Il y avait des tas de paragraphes concernant ceux qui n'avaient pas besoin de se représenter au conseil de revision. J'ai respiré. Mais est-ce que j'étais atteint de claudication, ou privé d'un membre, ou borgne, ou aveugle, ou aliéné? Aliéné! On voulait que je fusse fou pour m'autoriser à ne pas aller me faire casser la figure. Je ne suis pas fou, et je ne veux rien me faire casser.

"Mais, à la fin, je l'ai trouvé tout de même, mon paragraphe: "Obésité... Les inscrits des "classes encore soumises au ser-"vice militaire dont le poids dé-"passe cent kilos..." Ah! moi qui l'avais tant maudite jusqu'ici, mon obésité, moi qui était allé tous les ans à Carlsbad pour faire une cure d'obésité, une cure qui avait réussi! Sales Autrichiens! Enfin, cette année, je n'avais pas pu la faire, à cause des événements. Ça m'a rassuré. J'ai couru chez le pharmacien, le même pharmacien de chez qui tu m'as vu sortir. Je me suis fait peser: 96 kilos seulement, mon cher, et je devais me présenter au conseil de revision avant le 8 octobre! Sale Carlsbad! Sales Autrichiens!"

Il soupira de nouveau et poursuivit:

—Je n'ai encore pu gagner que deux kilos. Et je n'ai plus que huit jours pour faire le reste.

HYDRO (eau) THER (chaleur) MASS. (massage)

Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 8 heures et tout le dimanche. $1.00 par traitement. Six séances pour $5.00. Chiropodiste, manicure. Dortoirs $1.00; $25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25 pour $10.00. Leçons de natation.
726 rue Gravier.
M. et MME ROBERT OSBORNE.
10 mai—1 an

Alors, tu vois, je mange, je mange! Et je n'ai plus faim. C'est un supplice!

Il jetait sur le jambonneau des yeux désespérés.

—Allons, Guerrier, fis-je en lui coupant une tranche, du courage!

—Hélas! dit-il, il en faut! Il en faut!...

PIERRE MILLE.

Leur langue

Maintenant que la victoire nous est promise par des signes évidents et que sa date seule reste suspendue, n'est-ce pas l'heure des résolutions vengeresses, des fermes propos solennels et des serments de la Sainte Haine?

Avant d'envahir notre sol, les Allemands avaient envahi nos chaires, nos revues, nos théâtres; depuis quarante-quatre ans, ces trompettes de la renommée, que seul embouche le grand Paris, sonnent la gloire esthétique de l'Allemagne, et sa gloire philosophique, et sa gloire théâtrale. Notre enseignement lui-même n'était-il pas infecté de prussianisme?

Nous savons vaincre, nous ne savons pas haïr. Il faudra l'apprendre. Nos morts le veulent, nos blessés l'attendent; les mères, les sœurs, les épouses, les amantes l'exigent.

Plus d'allemand sur les lèvres, sur la scène, plus de langue allemande en terre de France. Est-ce qu'on peut encore avoir un ami allemand? Que pourrait-on écouter? Que pourrait-on répondre?

Avec cette race, qui a tenté notre extermination, il ne saurait plus y avoir aucun rapport de sociabilité. Trop de sang et de larmes ont coulé sous leurs coups; et nous serions des espèces de traîtres si, la guerre finie, nous ne tenions pas les Allemands comme des maudits, comme les excommuniés de la civilisation.

Plus de bonnes allemandes, c'est le premier point. Si l'opinion ne se hérisse pas, les Fraulein reviendront. Nous devons réserver les gagne-paix aux trois races qui sont devenues nos sœurs dans la détresse.

Plus d'allemand dans les programmes universitaires, et c'est le second point. Ici on va hurler peut-être. Cependant, n'est-il pas démontré que nous ne pouvons parler avec eux que par le fer, n'est-il pas entendu que nous ne devons plus commencer? A quoi donc servirait l'étude de l'allemand?

Dans quelle famille cette langue sauvage pourra-t-elle résonner demain sans offenser une tombe, sans rouvrir une blessure, sans raviver une angoisse?

Plus d'allemand sur la scène: c'est le troisième point. Je ne cesserai pas d'être l'admirateur éperdu de "Parsifal" et de voir dans Wagner une incarnation de Dionysos, mais je ne veux plus entendre que sa musique, et jamais, sous aucun prétexte de dilettantisme, Paris ne doit supporter qu'on chante en allemand.

Plus d'auteurs allemands au théâtre.

Le cynisme de cet homme sans valeur qui répondu au nom d'Hauptmann et qui a osé prétendre que son Kaiser incarnait la civilisation indique bien la mentalité des écrivains teutons. Les succès sans excuse que leur ont valu nos théâtres aidèrent, que nul n'en doute, à justifier leurs prétentions auprès des peuples du Nord.

Plus d'Allemands dans nos revues, où un docteur, Max Nordau, insulta Wagner, pour avoir le droit de nous mépriser en la personne du délicieux Verlaine.

Comme les Barbares haïssent Rome, les Allemands exècrent Paris. Leur formule, plus claire que leur métaphysique, tient en peu de mots: "Une race supérieure comme la nôtre a le droit de détruire et de remplacer une race inférieure. L'Allemagne, le vrai cœur de l'Europe, le pays aux mœurs pures et au profond génie politique, renversera le Moloch de duperie et de mensonge de la famille gallo-romaine." Un illustre professeur n'a-t-il pas lancé du haut de sa chaire: "L'Allemagne peut exterminer la France au même titre que l'Amérique pourrait, à la rigueur, exterminer les Peaux-Rouges"?

Le rôle des écrivains qui n'ont pu combattre pour la défense du sol n'est-il pas marqué dans le domaine de la langue?

Chassons l'idiome de ces assassins de nos foyers, de nos théâtres: je voudrais qu'une loi défendît de jamais employer cet idiome en public.

C'est leur refrain que partout où résonne l'allemand, la terre leur appartient.

Voilà pourquoi il ne doit plus résonner dans nos chaires et sur nos glorieux tréteaux.

Que le mirage de Bayreuth se dissipe, comme les prestiges de Klingsor, au signe de la croix.

Wagner, Beethoven et Gœthe furent des Orphées impuissants à civiliser les Teutons. Si Dieu leur députa des génies musicaux, c'est que les bêtes elles-mêmes sont sensibles à l'harmonie: eux dentelaient leurs baïonnettes aux sons des cloches de Monsalvat.

La langue est l'âme d'une race: et la Pologne, qui a su souffrir pour garder la sienne, va refleurir; en chassant la langue allemande, nous achèverons la défaite des Teutons, et nous ajouterons un désastre immense au démembrement de l'Empire.

On ne doit plus parler, on ne doit plus entendre dans le pays de Geneviève, la langue lourde, rêche, horrible d'Attila!

PELADAN.

L'EMPRUNT FORCE EN ALLEMAGNE

New-York, 26 septembre.—Les dernières dépêches reçues d'Allemagne parlent avec fierté de la facilité remarquable avec laquelle fut souscrit l'emprunt de guerre de cinq milliards de marks, sans aide du dehors. On sait ce qu'il faut penser. Mais surtout les méthodes employées créent ici une stupéfaction profonde. Le gouvernement a forcé toutes les personnes ayant un compte en banque à souscrire pour 25 pour cent du montant de leur solde créditeur. Les dettes commerciales, sur les directions du gouvernement, ont également été affectées à la souscription de l'emprunt. Des maisons de commerce ayant acheté des marchandises en Suisse ont avisé leurs fournisseurs que le montant de leurs factures avait été transformé en rente de 5 pour cent.

Les journaux de New-York disent que la main de fer est apparue dans les finances allemandes.

ÉTABLI EN 1865

Un Rapport Mensonger

Nous avons été informés de différentes sources dignes de foi, que certains individus font circuler le bruit que nous avons discontinués

NOS VENTES À CRÉDIT

Le **principe** d'ouvrir un **crédit** à des **personnes responsables** a été **maintenu** dans notre maison depuis près de **cinquante ans,** et est toujours en vigueur.

Un effort va être tenté pour découvrir la ou les personnes responsables de ce rapport mensonger. Si il est prouvé que cette ou ces personnes ont agi dans le but de nous faire du tort, **elles seront poursuivies avec toutes les rigueurs de la loi.**

The Kreeger Store

INCORPORÉ

A BAS LE KAISER! VIVE LA PAIX!

C'est ce qu'on peut lire aujourd'hui sur les murs de Berlin.

Copenhague, 27 septembre.—Des affiches avec ces phrases: "Nous voulons la paix" et "A bas le kaiser" font leur apparition sur les murs de Berlin, malgré les efforts des autorités. Il convient, néanmoins, de ne pas s'exagérer encore l'importance de ces manifestations, qui ne sont évidemment l'œuvre que d'un très petit nombre de personnes. Dans l'ensemble, les Berlinois croient encore à la bonne marche des opérations militaires allemandes. L'absence de nouvelles succédant à toute une série de bulletins de victoires, a été expliquée par la nécessité de garder le secret sur les conceptions stratégiques du grand état-major; et la masse du peuple l'a cru. C'est surtout dans les classes supérieures et dans le monde militaire que l'on se rend compte que les choses ne vont plus normalement. On sait, dans ces milieux, que tout le succès du plan allemand reposait sur l'idée que la France pourrait être anéantie tout de suite et que le tour de la Russie viendrait après.

Or, la seule durée de la guerre indique déjà l'insuccès de ce pays. Mais l'opinion allemande, en général complètement asservie à ses journaux et totalement dépourvue de clairvoyance personnelle, ne s'aperçoit pas encore de grand'chose. Ce qui lui ouvrira les yeux, c'est la crise économique qui, elle, ne saurait être dissimulée par aucun communiqué de presse.

Arrestation d'un espion.

Le comte Joseph de Reiset, sergent réserviste au 1er génie, petit-fils du général de Reiset, vient d'opérer la capture d'un espion allemand qui, sous le déguisement d'un berger, faisait paître ses moutons près du camp de Sutory et renseignait l'état-major ennemi sur les opérations de nos troupes.

Guillaume II en Prusse orientale

Londres, 28 septembre.

Une dépêche de Petrograd au "Times" dit que le kaiser serait arrivé en Prusse orientale.

LE METHODE BERLITZ

Nous avons commencé des classes de Français spéciales pour enfants.
Classes pour commençants et étudiants avancés, littérature et histoire.
Aussi, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine.
Nous garantissons que nos élèves obtiendront l'accent le plus pur.
Visitez-nous, écrivez ou téléphonez.

The International School of Languages
"Original Berlitz Method"
923 Bâtisse Audubon. Tél. Main 3991.
8 juin—1 an—merc-ven-dim

Feuilleton de l'Abeille de la Nlle-Orléans

No. 2 Commencé le 22 octobre 1914.

LE Roman d'une Mère

PAR

MAXIME DUROSIER

(Suite)

C'est dans ces dispositions d'esprit que M. de Beauséjour aborda M. Braguemond; il s'assit près de lui et commença à lui débiter force compliments. Sa femme, sa fille, sa maison, ses domestiques, tout y passa.

Commençant, visiblement heureux, s'épanouissait, il allait même jusqu'à perdre, ce qui lui arrivait rarement.

Il parlait, se grisant de paroles, il racontait son passé, comment lui, simple petit marchand, était arrivé à amasser de grosses rentes; le parvenu appuyait là-dessus, donnant chiffres faisant de longs calculs pour prouver au marquis qu'il était trop riche; pour un peu, il eût dit que son argent le gênait.

Ils causèrent politique. Beauséjour mit adroitement l'ancien vendeur de cuir sur ce terrain toujours chaud. Mais à son grand étonnement, Braguemond battit en retraite, se montrant aussi réservé qu'il avait été communicatif.

Finalement le marquis dit:

— Avec votre situation, vous qui avez connu le Peuple pour avoir vécu avec lui, vous pourriez rendre aux travailleurs de vrais services en vous mettant à leur tête; vous êtes considéré dans ce pays, vous y avez fait du bien pourquoi ne vous présentez vous pas à la députation ? Il y a justement un siège vacant, vous passerez au premier tour de scrutin.

L'ancien négociant tressaillit et une ride profonde barra son front; cela dura une seconde, mais Beauséjour avait noté ce mouvement au passage.

— Vous êtes bien indulgent pour moi, monsieur, mais un homme modeste comme votre serviteur doit rester à sa place.

Le marquis aurait voulu continuer, mais le nouveau châtelain affecta de se rendre au buffet pour donner des ordres, et la conversation dut en rester là.

— Décidément, se dit Beauséjour. Il y a quelque chose dans le passé de cet homme; il est puissant par l'argent, il serait député demain dans ce bourg pourri, il ne l'ignore pas, il refuse de tenter l'aventure; c'est qu'il y a quelque chose de louche dans sa vie. D'où vient-il ? où a-t-il gagné ses millions ? je le saurai, d'autant que sa fille est bien jolie.

Il revint dans le grand salon et rejoignit le baron de Couteux qui vidait consciencieusement sa douzième coupe de champagne.

— Il est très bon marquis, très bon, et le temps est d'un lourd, on a vraiment très chaud et ce vin me rafraîchit beaucoup.

— Vous trouvez; je croyais le contraire.

— Du tout très rafraîchissant, très rafraîchissant !

Et le baron vida d'un trait sa treizième coupe.

Le jour commençait à blanchir les vitres, on cotillonnait encore avec entrain, toute cette jeunesse était infatigable; les mamans, rendues depuis longtemps, se laissèrent aller sommeillantes dans les larges fauteils; on se réconfortait, en buvant à petits coups de tasses de chocolat bouillant. Claire conduisait le cotillon avec son danseur de la nuit, dont la vue commençait à agacer Beauséjour.

Enfin les musiciens plaquèrent leurs derniers accords; les invités se précipitèrent vers le vestiaire, pressés de rentrer chez eux prendre un repos si bien gagné.

M. et Mme Braguemond, entourés et remerciés, paraissaient très heureux et une joie orgueilleuse se peignait sur leurs physionomies, quand le marquis de Beauséjour vint, avant de s'éloigner, leur demander la permission de revenir les voir, ce qu'ils accordèrent avec une joie non déguisée. Le marquis chercha des yeux Mlle Claire pour la saluer; il l'aperçut se promenant au bras de Jean Saligny, avec qui elle paraissait causer très sérieusement.

— La peste soit de l'ingénieur, fit-il; la belle lui fait les doux yeux, et le benêt en paraît tout ravi. Par difficile, le monsieur, un million de dot, allons, les cloches ne sonnent pas encore!... Et il rejoignit son ami de Couteux, que le valet de pied avait dû porter jusqu'à sa voiture, où il ronflait comme un sonneur.

— Allons le champagne rafraîchit, il endort, en vérité; voilà un vin qui a bien des qualités; mais je donnerais tout les Moët et les veuve Cliquot du monde pour un seul regard de cette petite Claire qui est vraiment une bien jolie fille.

II

Les deux Blessés.

— Comment, Claire, déjà levée! Tu tombe-ras malade; tu te couches tard, et le matin je suis sûr que c'est toi qui vas réveiller le gros coq dans sa volière.

La jeune fille éclata de rire et sautant au cou de son père l'embrassa.

— N'aie pas peur! Au couvent on prend l'habitude d'être matineuse. Puis je suis heureuse de me promener le matin, toute seule dans ce beau jardin; je soigne les fleurs, je prépare mes bouquets pour mes jardinières. Tiens, regarde, sont-ils jolis? et sens moi cela. Claire entrouvrit un mignon tablier de batiste.

— Tenez, monsieur mon papa, acceptez pour votre boutonnière ce bel œillet, il vous fera penser toute la journée à votre grande fille qui vous adore. Quel riche coloris! il est tout couvert de rosée, on dirait des petites larmes, pauvre! mais il sera très bien là, sur la poitrine du meilleur des papas.

— As tu fait ton tour de parc, fillette?

— Certainement, j'ai été partout, j'ai gravi le labyrinthe, je suis allée voir la source, le point de vue, je n'ai rien oublié; mais si tu veux que nous recommencions ensemble je ne demande pas mieux; le temps d'aller déposer mes fleurs dans une corbeille et je suis à toi.

En disant ces mots, Claire se mit à courir vers la maison, par petits bonds gracieux, comme une jeune chèvre en liberté.

— Est-elle gentille! murmura à demi-voix M. Braguemond; jolie, instruite, bonne, aimable, rien ne lui manque, et quand je lui aurai trouvé un mari assorti, je serai tout à fait heureux et je n'aurai plus qu'à mourir tranquillement; mais, ce moment désiré le verrai-je?... je ne sais pourquoi, depuis que j'ai acheté cette maison, je suis péniblement impressionné, j'ai comme le pressentiment d'un malheur prochain, j'ai peur...

Claire revenait: M. Braguemond, en une seconde, reprit son sourire le plus doux pour offrir le bras à sa fille.

— Allons, ma belle petite reine, prenez le bras de votre plus fidèle sujet pour visiter votre royaume.

C'était une très belle propriété que ce château des Tourelles, dont l'ancien négociant venait de se rendre acquéreur.

Les bâtiments, fort anciens, avec de grosses tours aux murs crénelés, les fenêtres étroites et en ogives, donnaient au château un vieux cachet plein de charme.

M. Braguemond, guidé par un architecte habile et surtout influencé heureusement par sa fille, avait eu le bon goût de réparer sans enlever au vieux château de son caractère.

On avait relevé les tours démantelées, mais on avait respecté les fenêtres à carreaux étroits où le lierre s'accrochait, mêlant, au printemps, sa chevelure sombre aux fleurs de chèvrefeuille, dont la façade principale était toute tapissée.

Les appartements avaient été restaurés de la même façon, les plafonds à solives étaient demeurés, ainsi que les cheminées de pierre aux larges manteaux, où deux personnes pouvaient s'abriter.

Claire avait dû lutter contre sa mère pour conserver ces vieilles choses; les parents avaient cédé par gâterie, mais ils pensaient que leur fille avait de drôles d'idées; un plafond peint en bleu ciel avec des touffes de fleurs et des oiseaux leur eut semblé bien plus distingué que ces longues poutres cirées; rien, par exemple, n'avait pu les empêcher de meubler ces vastes salles où l'on respirait un parfum d'autrefois.

Claire s'était résignée, mais elle avait défendu son petit appartement de cette profanation et, avec un sentiment vraiment artistique,